Clara REBOUX

Lycéenne

Prends moi la main

L’homme triste court. Ses pieds martèlent le sol et se fracassent contre les flaques, étalées au sol comme un témoignage de la pluie battante qui a précédé. Il court avec toute la rage, tout le chagrin et tout le dégoût qu’il porte en lui. En lui et contre lui. Cela fait six mois à présent. Six mois qu’il vit dans l’angoisse, qu’il sent peser sur lui le regard implacable de la culpabilité. Depuis ce jour de mai, le visage terrorisé de l’enfant n’a cessé de le poursuivre. Il hante chacune de ses nuits, persécute chaque seconde de ses journées.

À la fin mai, le soleil printanier ravissait tous les riverains du bord de mer. Les touristes n’avaient pas encore envahi les plages, et celles-ci leurs étaient entièrement réservées. C’était l’époque des promenades le long de la dune, où l’on pouvait passer des heures à enfoncer ses pieds dans le sable fin et frais.

Comme tous les habitants de la petite ville portuaire, Grégoire profitait de l’été qui arrivait avant l’heure. Il était tranquillement installé à une terrasse de café, papotant gaiement avec l’une de ses plus proches amies. Celle-ci venait de décrocher une bourse lui permettant de partir étudier à l’étranger, dans l’école de ses rêves. Elle s’était battue sans relâche pour l’obtenir, se privant des fêtes et des amours de lycée pour se consacrer à un travail ardu. Il l’admirait d’avoir cette force. Il était de trois ans son ainé et l’avait aidé dans sa démarche. Ils s’étaient rencontrés au tribunal, alors qu’elle avait rendez-vous pour effectuer un stage. Lui attendait son père, un riche et renommé avocat. Grâce à ses moyens et à ses contacts, Grégoire ne s’était jamais inquiété de son avenir et n’avait jamais eu à se battre pour quoi que ce soit. Avant sa rencontre avec Julie, il vivait au jour le jour sans se poser de questions. Seul son bien-être personnel comptait. Mais grâce à elle, il avait découvert le sens du mot « engagement ». Il s’était investi dans une association d’aide financière aux personnes handicapées, et s’était découvert une véritable vocation. Une chose en entrainant une autre, il était devenu bénévole dans de nombreuses organisations et avait fini par obtenir une place importante dans chacune d’elles. Trésorier dans l’une, vice-président dans l’autre, responsable des bénévoles dans une troisième. Il versait la quasi-totalité de son revenu à ses associations, et se trouvait toujours heureux de son geste. Lui qui n’avait jamais été dans le besoin et dont les salaires s’évaporaient en achats futiles, il avait enfin l’impression d’avoir un rôle à jouer.

Ce jour-là, il se rendait justement dans un centre hospitalier lorsqu’il monta dans sa luxueuse voiture à la suite de son rendez-vous avec Julie. Bien qu’il n’y soit pas obligé, il tenait à rendre visite à un jeune garçon qui avait été récemment hospitalisé à Saint-Antoine pour une paralysie du dos.

Il sent tout son corps partir en avant, comme si tous ses muscles avaient disparu. L’être blafard et amaigri qu’il est devenu se fracasse contre le sol, chaque parcelle de sa peau criant de douleur en concert.

Et l’enfant ? Qu’est-ce qu’elle avait ressenti, cette petite fille, lorsqu’elle avait volé dans les airs, toute la vie qui l’habitait la quittant d’un coup, sans prévenir ?

Sans se préoccuper du sang qui couvre ses mains et son t-shirt déchiré, l’homme triste reprend sa course.

L’accident avait eu lieu rue des Docks. En s’engageant dans la rue située non loin du centre-ville, Grégoire s’interrogea de nouveau sur la signification de son nom. Il y avait bien un port, mais il ne méritait pas l’appellation de « docks ». De plus, la route menait vers les terres et non vers la mer. Alors pourquoi l’avoir nommée ainsi ? Cela n’avait aucun sens. Ils auraient tout aussi bien pu l’appeler « rue Jean Jaurès » ou « rue Carnot ». Il y en avait des milliers de ce nom…

Peut-être était-ce parce qu’il connaissait le trajet par cœur qu’il fut surpris. Peut-être était-ce parce qu’il était perdu dans ses pensées que la voiture mit si longtemps à s’arrêter. Ou bien tout cela était normal, correspondait aux statistiques concernant la distance d’arrêt et le temps de réaction, établis par des professionnels, là-haut, dans des bureaux. Et deux secondes suffirent à détruire la vie de Grégoire Marchal.

La petite fille avait surgi sur la route, telle une apparition. A peine s’en était-il rendu compte qu’il appuyait comme un fou sur la pédale de frein, faisant crisser les pneus sur la chaussée brulante. Malgré tous ses efforts, le corps de l’enfant heurta le capot de plein fouet, lui arrachant un cri qui se perdit aussitôt, lorsque la petite tête blonde se fracassa contre le pare-brise. Comme si elle avait pu se rendre compte de la terrible erreur qu’elle venait de commettre, la voiture s’arrêta dans l’instant qui suivit.

Le silence le plus complet l’entourait. Il restait assi sur son siège, les mains crispées sur le volant et la bouche ouverte, à fixer d’une prunelle tremblante la vitre éclatée devant lui. Elle s’apparentait à un tissu de dentelle, que le moindre frémissement briserait à coup sûr. Cette toile se teintait doucement d’un rouge vermeil alors que le sang s’infiltrait dans ses plis.

Il vomit. Il est trempé de sueur, du haut de son cou jusqu’au bas de son dos, mais ce sont des larmes qui mouillent son visage. Il a l’étrange impression de n’être jamais sorti de cet état de choc dans lequel l’a plongé la mort de la petite fille. Les mois qui ont suivi lui ont parus longs, terriblement longs. Dans sa tête se rejouait sans cesse la même scène. A celle-ci s’en sont ajoutées de nouvelles. Le visage défiguré par le chagrin des parents, et le regard haineux du grand-frère se sont gravés dans sa mémoire avec cent fois plus de réalité que les paroles de ses proches. Les procès n’ont pas amélioré son état, pas plus que le psychologue, un être infect qui tentait de dédramatiser la situation. Il tentait de le convaincre, la mort d’une gamine de huit ans serait sans importance à partir du moment où elle était causée par accident. Pour son père, elle était sans conséquence. Son fils bien aimé, si parfait dans sa bonté, n’irait pas en prison. Voilà tout ce qui l’intéressait. Sa froideur terrorisa Grégoire.

Après avoir repris son souffle, il s’élança de nouveau.

Il ignore depuis combien de temps il court, quelles ruelles il emprunte, mais il sait où il va. Il court à grandes enjambées vers l’issue de secours. Celle qui lui offrira une échappatoire face aux flammes cruelles de sa culpabilité. Voilà, il y est.

Le port. Les bateaux. La mer, qui s’étend jusqu’à l’horizon, est d’une noirceur glaciale. D’ordinaire, elle lui semble faite d’argent et de saphir liquide où l’on peut plonger ses doigts, faisant onduler la surface de l’eau. Ces images c’étaient toujours affichées dans son esprit lorsqu’il se promenait sous les douces nuits d’été, les années précédentes. Mais ce soir, le métal est en fusion, et la pierre précieuse est remplacée par du pétrole. Il se tient sur le quai, bien droit. Ses pupilles hagardes tentent de se fixer quelque part, mais c’est impossible sur cette étendue mouvementée et grêlée par la pluie qui reprend. Il l’attend. Il sait qu’elle arrivera dans peu de temps.

- Grégoire.

Il n’a pas besoin de se retourner pour savoir qui est là. La blondinette, condamnée à avoir huit ans pour l’éternité, lui prend la main. Elle sourit.

Alors que les eaux du port se referment sur son corps abandonné, il comprend. Le nom de la rue des Docks l’a toujours interpelé. Où mène-t-elle pour s’appeler ainsi ? Il sait à présent qu’elle fonce droit sur la nuit noire, qui serre dans sa terrible étreinte les exclus de la vie …

Fin.